

PQ
2084
.L3
1867

Lettres et billets
de Voltaire

U d'of OTTAWA



39003002429750



APR 9 1968



Voltaire

LETTRES ET BILLETS

DE VOLTAIRE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LETTRES ET BILLETS
DE VOLTAIRE

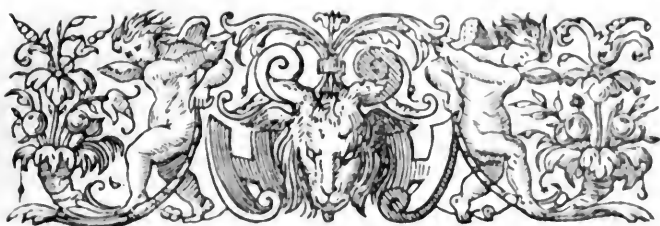
A L'ÉPOQUE DE SON RETOUR
DE PRUSSE EN FRANCE
EN 1753



A PARIS
POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES
M.DCCC.LXVII

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
8657
-L3
1867



AVANT-PROPOS.

-co-

Les lettres, & les trois requêtes que nous donnons ici doivent tout l'intérêt qu'on pourra prendre à les lire au grand nom littéraire auquel elles se rapportent. Nous savons que les relations abondent sur le séjour de Voltaire à Berlin & sur les circonstances de son départ. Les *Mémoires sur sa vie privée*, qu'il avoit plus d'une fois promis de brûler, qu'on retrouva dans ses papiers & qu'on s'empressa de publier après sa mort, entrent sur ce temps-là dans de fort curieux détails. Mais nous les devons tous à Voltaire, & la provenance nous avertit de nous tenir en garde ; car si le patriarche de Ferney professâ toujours un grand zèle pour la vérité, c'est peut-être parce qu'il avoit senti fréquemment la difficulté de la respecter, quand il avoit à parler de lui-même. Comment avoit-il perdu l'amitié, la confiance de Frédéric ? Comment avoit-il cessé de considérer ce prince & de le

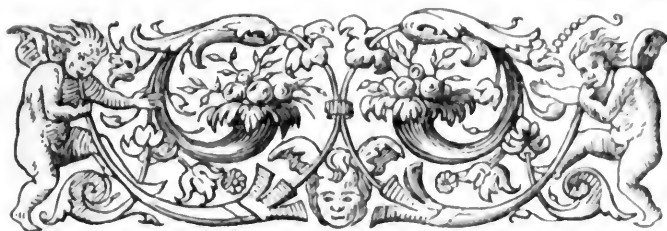
présenter comme le plus sage des philosophes, comme le Salomon du nord? Il nous en a bien dit quelque chose dans ces *Mémoires*, mais la gaité sardonique qui colore son récit étoit, si nous pouvons ainsi parler, une gaité de réflexion, qu'il n'avoit pas ressentie avant de rentrer en France. Les billets autographes, les lettres & les requêtes écrites au moment même de la crise peuvent donc nous donner de nouvelles lumières sur les véritables dispositions & les sentiments respectifs de Voltaire & du roi de Prusse.

Le poëte philosophe étoit resté trois années à la cour de Potsdam, en possession incontestée de la première place au milieu des poëtes, philosophes & savants de tout genre dont Frédéric aimoit à s'entourer. Eût-il eu constamment une conduite plus réservée, une imagination moins impétueuse, une parole plus discrète, il n'eût pas encore évité les soupçons, la jalousie, la mauvaise humeur de cette académie suivant la cour, que le souverain avoit paru vouloir affranchir de toute étiquette, & qui n'avoit pas tardé à devenir indisciplinable. Toutefois, si le grand Frédéric se fût contenté d'accorder aux beaux esprits avec lesquels il aimoit à souper, liberté de tout dire en matière de religion, de morale & de politique, il n'eût peut-être jamais cessé d'estimer & d'aimer Voltaire; mais le héros s'étoit pris d'une belle passion pour les vers françois, il en faisoit à la prussienne, & bien que Voltaire, en essayant d'en adoucir la rudesse & de les rendre moins mauvais, ex-

primât pour le génie du poète-roi la plus apparente admiration, celui-ci étoit bien forcé de reconnoître dans Voltaire une supériorité comparable à celle que lui-même avoit comme homme de guerre sur les généraux de son temps. On ne manqua pas de lui rapporter plusieurs malins propos du maître : ne les eût-il pas tenus, on les eût inventés. Et quel rimeur auroit une sensibilité à l'épreuve de pareilles révélations ? Une certaine gêne s'introduisit donc bientôt entre Voltaire & Frédéric. « On presse l'orange, puis on jette l'écorce, » avoit dit le Roi. Bientôt, la Beaumelle, d'Argens, Lamettrie, Baculard-Arnaud lui-même, furent traités avec la même apparence d'estime que l'insulteur, jusque-là tant admiré, de Jeanne d'Arc, notre sainte héroïne. A l'exemple de Voltaire, Frédéric avoit composé le *Palladium*, dont le fond ne pouvoit guère être plus scandaleux, mais dont la forme devoit être moins poétique. Il se repentit bientôt d'avoir pris Voltaire pour juge du fond & de la forme. Toujours moins assuré de la discrétion du malin confident de ses péchés poétiques, il consentit à son départ. Mais à Francfort, ville qui n'avoit pas encore le bonheur d'être ville prussienne, Voltaire s'y croyoit affranchi de toutes ses terreurs précédentes, quand deux agents de Sa Majesté prussienne se présentent, l'arrêtent & lui déclarent qu'il demeurera leur prisonnier tant qu'il n'aura pas rendu l'œuvre de poésie du Roi leur maître. Les malles sont ouvertes, l'œuvre ne s'y trouve pas. Elle

étoit restée à Hambourg, d'où sans doute, grâce à l'obligeance du chevalier de la Touche, agent consulaire du roi de France, elle devoit bientôt atteindre la frontière de la France. Il fallut se hâter de lui faire prendre un autre chemin, celui de Francfort. Elle renfermoit bien une partie de ce qu'on y cherchoit, mais non tout ce qu'on espéroit y trouver. Si bien que sur nouveaux ordres promptement donnés & reçus, Voltaire, qu'on avoit promis de laisser partir, aussitôt l'œuvre de poésie rendue, fut retenu de nouveau & soumis à de nouvelles avanies auxquelles il eut toutes les peines du monde à se soustraire. Il faut avouer que les billets dont nous devons la communication à l'obligeance de notre savant confrère, M. de Sermizelles, ne portent pas l'empreinte de cette ironie vengeresse que Voltaire a répandue dans les *Mémoires de sa vie privée*. On va le voir pleurer, supplier, se repentir, écrire lui-même pour déclarer que la maladie qui menace d'abrégér ses jours ne lui permet pas d'écrire, &c., &c. Dans tout cela, rien qui soit à l'avantage du héros prussien, rien qui nous dispose à plaindre trop vivement le poète-philosophe; rien, enfin, qui nous permette de reconnoître dans l'auteur de *Zaïre*, du *Siècle de Louis XIV* & de l'*Essai sur les Mœurs*,

L'accord d'un beau talent & d'un beau caractère.



LETTRES ET BILLETS

DE VOLTAIRE ET DE MADAME DENIS

AU CHEVALIER DE LA TOUCHE,

MINISTRE DU ROI DE FRANCE AUPRÈS DU ROI DE PRUSSE.

ET REQUÊTES DES MÊMES AU ROI DE PRUSSE,

TRANSMISES PAR LES SOINS DU CHEVALIER DE LA TOUCHE.



I

DE M. DE V.

Sans date (1).

JE vois arriver un courier : je conjure
monfieur le chevalier de la Touche de

(1) Ce billet doit se rapporter à l'époque de la naissance du duc de Bourgogne, Louis-Joseph-Xavier, & avoir été écrit peu de jours après le 13 septembre 1751, date de cette naissance. Voltaire devoit être à Berlin.

me dire si nous avons un duc d'Anjou. Je crois ofer dire *nous*, ayant le cœur tout aussi françois que lui-même.

II

Sans date.

M. de Voltaire présente ses très-humbles respects à M. le chevalier de la Touche. Il n'a appris qu'aujourd'hui que Son Excellence avoit été incommodée. S'il n'étoit pas lui-même dans son lit depuis trois jours, il ne manqueroit pas de venir s'informer de sa fanté & lui renouveler l'expression de son respectueux attachement.

III

DE M. DE V.

5 janvier (1753) (1).

Je prens donc la liberté, Monsieur, suivant la permission que vous avez bien voulu

(1) Cette lettre fut écrite justement un mois après que le pamphlet de Voltaire contre Maupertuis: *La diatribe du docteur Akakia*, eut été brûlé de la main du bourreau, sur la place publique de Berlin.

me donner, de vous envoyer un paquet pour M. de la Reiniere : je vous supplie de le recommander au courier, & de lui vouloir bien ordonner de le remettre à la poste en cas qu'il s'arrête plus de deux jours à Cologne. Comme ce paquet ne contient que des affaires de famille pressantes (avec mon testament qui ne presse pas), il peut, sans aucun risque, le mettre à la poste à Cologne, pourvu qu'il prenne toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de l'envoi.

Je ne puis vous dire, Monsieur, à quel point je suis pénétré de vos bontés; je vous prie instamment d'y mettre le comble en disant à M. de Podevils l'intérêt que vous daignez prendre à moi en général, en me regardant comme un officier de la maison du Roi notre maître, qui est ici avec un passeport du Roi(1), & avec une recommandation à tous ses ministres, & enfin comme un homme qui vous est particulièrement attaché. Je ne vous demande, Monsieur, que des bons offices & des marques de bienveillance qui ne vous compromettent point, mais qui puissent seulement engager M. de Podevils à fortifier par ses représentations les sentimens de bonté, de générosité, de grandeur & d'humanité que le Roi a sans doute dans son cœur comme

(1) Le Roi de France.

dans ses écrits. Je suis comblé de vos bontés, Monsieur, & rempli de la reconnoissance la plus tendre & la plus respectueuse.

V.

IV

Sans date (1).

Vous avez dû, Monsieur, vous apercevoir par les lettres de Mme de P. & de M. de B. que je ne veux avoir ici de protecteur que vous, & que je ne veux ni choquer le Roi de Prusse ni compromettre le Roi notre maître. Vous sentez quel besoin j'ai d'avoir l'honneur de vous parler & de vous ouvrir mon cœur. Je ne peux sortir; le Roi de Prusse ne manqueroit pas de dire que j'ai assez de fanté pour aller chez vous, & que je n'en ai pas assez pour aller chez lui.

Je suis d'ailleurs réellement très-malade : je suis honteux de la peine que vous avez prise si souvent de venir me consoler; voyez si vous voulez que je hazarde de venir chez vous dans un de vos carrosses, à nuit close, quand il vous plaira, quand vous n'aurez rien à faire, quand vous voudrez m'entendre & me conduire. Je me flatte que l'exposition

(1) Cette lettre & la suivante doivent avoir été écrites de Berlin vers le mois de Janvier 1753.

de toute cette tracasserie, ma résignation & mes sentimens augmenteront encore vos bontés pour moi.

V

Ce n'est pas sans raison, Monsieur, qu'on m'avoit dit que vous êtes le plus généreux de tous les hommes. Je l'éprouve bien dans le malheur horrible que j'éprouve pour une bagatelle. Ce malheur est beaucoup augmenté depuis la visite dont vous m'avez honoré. Oserois-je vous supplier de vouloir bien envoyer demain avant dîner votre secrétaire d'ambassade chez un homme que ni sa maladie ni sa situation ne laissent en état de venir vous assurer de son respect & de sa tendre reconnaissance.

V.

Jeudi au soir.

VI

Je présente mes respects à monsieur le chevalier de la Touche. Je lui demande pardon de lui envoyer un si gros paquet par la poste,

A 3

mais il ne coûtera pas plus qu'une lettre de France. Je pars de Leiplig dans ce moment, & je ferai à ses ordres toute ma vie.

18 avril (1753).

VII

S. A.

Je partis si tard hier, Monsieur, j'étois si malade que je ne pus avoir l'honneur de prendre congé de vous. Ma destinée a été de souhaiter en vain de jouir de vos bontés & de votre société, & d'être inutilement dans la même ville que vous. Je vous prie de permettre que je fasse ici mes complimens aux personnes qui sont auprès de vous & à cet officier que vous m'amenâtes, qui m'a paru si aimable & qui ne m'a vu que sur mon grabat. Je ne crois pas que vous ayez au monde un serviteur plus inutile & plus attaché que V....

Dimanche.

VIII

DE MADAME DENIS A M. DE LA TOUCHE.

A Francfort, 23 juin.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien rendre ou faire rendre cette lettre à cachet volant en main propre au Roi de Prusse. Je crains que mes lettres ne lui soient pas rendues. Vous verrez par le contenu qu'il est bien essentiel qu'il soit instruit. Je me meurs, je ne peux vous écrire de ma main. Mon oncle, aussi malade que moi, se recommande à vos bontés.

DENIS.

Ce qui précède est écrit de la main du secrétaire de M. de Voltaire & signé de Mme Denis. Ce qui suit, écrit au nom de Mme Denis en forme de Post-Scriptum, l'est de la main de M. de V. C'est apparemment le brouillon de la lettre envoyée.

IX

Depuis ma lettre écrite, on me dit que je suis encore prisonniere. Je suis dans les convulsions de la mort. Je vous supplie d'obtenir la miséricorde du Roi, & de lui faire considérer que lorsque mon oncle a pris le parti de vouloir sortir le 20. tout ce que le Roi

A 4

marquoit par ses ordres étoit fait; que M. Freydag & M. Schmidt avoient la grande caisse où étoit le livre que Sa Majesté redemandoit; qu'ils avoient toutes les lettres du Roi qui s'étoient trouvées dans les papiers de mon oncle, & qu'enfin nous ne savions plus ce qu'on nous vouloit. Si, malgré toutes ces raisons, le Roi trouve que le départ de mon oncle a été trop précipité, jetez-vous à ses genoux pour le prier de lui pardonner, & assurez-le de sa soumission envers le Roi, de son respect & de son attachement, qui ne finira qu'avec sa vie.

Nous avons affaire ici à des gens qui pensent que plus ils nous tourmentent, & plus ils font leur cour à Sa Majesté Prussienne, & je suis bien sûre qu'ils n'agissent pas selon les intentions du Roi, en qui nous mettons toute notre espérance & toute notre confiance. Je suis venue de Paris exprès ici, Monsieur, pour tâcher de rendre à mon oncle la santé & pour chercher à tout concilier, & surtout à l'empêcher d'écrire contre Maupertuis, parce que je fais que cela déplait au Roi. Il m'a tout promis; & le Roi verra actuellement qu'il ne fera pas un pas ni une démarche qui puisse jamais lui déplaire. Je n'ai osé parler encore au Roi de tout ce que je vous mande. Milord Marschall (1) connoît mes sentimens, &

(1) Keith lord Maefchal.

je puis vous jurer que je donnerois tout ce que je possède dans le monde pour que le Roi voulût pardonner à mon oncle & lui rendre sa protection. Je compte sur votre amitié, & j'espère que vous ferez tout ce que vous pourrez pour obtenir la miséricorde du Roi : je vous en aurai la plus vive obligation. Mes malheurs ne sont rien, & je les oublierai tous si le Roi veut bien oublier tous les torts de mon oncle & lui pardonner. Adieu, Monsieur, je ne peux vous en dire davantage, car je me sens fort mal dans ce moment-ci.

Ce qui suit est également de la main de Voltaire.

Depuis cette lettre écrite, M. de Voltaire qui, de son côté, est au lit très-malade & qui ne peut écrire, joint sa prière à celle de madame Denis : il compte sur les bons offices de Son Excellence les plus prompts & les plus pressans, & le supplie instamment de faire parvenir au Roi la lettre de madame Denis à Sa Majesté.

X

LETTRE DE M. DE V. A M. FREYDAG.

A Francfort, ce 23 juin (1753).

Je ne conçois pas, Monsieur, votre colere dans notre malheur. Je ne peux avoir rien dit de désagréable à votre laquais, puisque je ne fais pas l'allemand. Je lui ai dit dans les termes qu'on m'a fournis que ma niece étoit ce matin dans des convulsions mortelles, & que le docteur Müller étoit avec elle. Vous aurez fans doute compassion de la veuve d'un gentilhomme, officier d'un grand Roi, qui fait deux cents lieues pour conduire son oncle aux eaux, & qui se voit traînée à pied en prison au milieu de la populace, à qui on refuse sa femme de chambre, & auprès de laquelle on fait rester votre secrétaire pendant la nuit, avec quatre soldats à sa porte, & que vous retenez encore prisonniere, sans qu'elle ait fait autre chose que d'implorer pour moi la miséricorde du Roi, & de répandre devant vous & devant M. Schmidt des larmes inutiles.

Je vous réitere, Monsieur, que j'ai obéi avec la plus profonde soumission aux ordres du Roi, que vous m'avez donnés de bouche. J'ai fait revenir le 17 la caisse où étoit le livre de poésies du Roi que S. M. redemande. J'ai

juré que je n'avois pas transcrit une seule page de ce livre ; j'ai rendu toutes les lettres que j'avois de S. M. ; je me suis soumis à lui rendre toutes celles dont il m'a honoré pendant quinze ans, & qu'on pourra retrouver à Paris. Je vous ai signé le 1^{er} juin que je ne sortirois pas jusqu'au retour de la caisse & du livre du Roi. La caisse & le livre sont revenus le 17. J'avois cru sur vos promesses par écrit être en droit de partir le 20, d'autant plus que je vous laissois ma caisse & tous mes effets. Je me flatte que le Roi écouterà sa clémence en ma faveur, & qu'il aura surtout pitié de l'état horrible où ma niece est réduite & dont il ne fait pas la moitié. Il fait seulement que ma niece n'est & ne peut être coupable de rien. Je connois la bonté du cœur du Roi ; je lui ai demandé pardon des fautes que j'ai pu commettre en soutenant avec trop de vivacité une querelle littéraire. Je lui serai toujours attaché ; je ne dirai jamais assurément un seul mot qui puisse lui déplaire. J'attendrai ses ordres avec résignation. Je ne suis inquiet à présent que pour la vie d'une femme respectable qui mérite l'estime & la compassion de l'Europe. J'assure encore une fois le Roi de ma résignation respectueuse, de mon obéissance à ses ordres. Il peut compter que n'étant plus à lui, je me regarderai le reste de ma vie comme un homme qui lui a appartenu, que je ne lui manquerai jamais. Je vous sup-

plie de vous joindre à moi pour implorer sa clémence, & de lui envoyer cette lettre.

XI

REQUÊTE DE MADAME DENIS
A SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

(25 juin 1753.)

La dame Denis, veuve d'un officier du regiment de Champagne au service de S. M. T. C., implore la justice de S. M.

La dame Denis ayant fait le voyage de Paris à Francfort, avec la permission du Roi de France, son maître, pour conduire aux eaux de Plombières son oncle attaqué d'une maladie mortelle, a été arrêtée à Francfort le 20 juin, sur les dix heures du soir, par le S^r Dorn, secrétaire du S^r Freytag, résident de S. M. le Roi de Prusse, dans l'auberge du Lion-d'Or, conduite à pied à travers la populace. On lui a ôté sa femme de chambre, ses laquais; on a mis quatre soldats à sa porte; & le sieur Dorn a eu l'insolence de rester seul dans sa chambre pendant toute la nuit. Elle est encore prisonnière, & a été deux jours dans un état où l'on désespéroit de sa vie.

Elle espère que S. M. le Roi de Prusse aura

quelque pitié d'une étrangere traitée si cruellement en son nom sacré qui ne fait attendre que de la bonté & de la clémence.

Le prétexte de cette violence atroce commise par les sieurs Freydag & Schmidt, l'un résident de S. M. P., l'autre marchand de Francfort & conseiller de sadite Majesté, est que le sieur de Voltaire n'étoit pas encore en droit de partir de Francfort. Mais qu'a de commun ce départ avec la violence atroce exercée contre une dame qui n'a d'autre crime que d'avoir fait deux cents lieues pour remplir les devoirs de la nature & de l'amitié? On la met en prison elle & son oncle qui est mourant, & cela parce que son oncle a voulu prendre le chemin des eaux de Plombières le 20 juin. Il étoit arrêté, il est vrai, par le S^r Freydag dès le 1^{er} juin; mais c'étoit seulement jusqu'au jour où le livre des poésies imprimées de S. M. le Roi de Prusse seroit remis au S^r Freydag : le S^r Freydag avoit signé ce billet au nom du Roi son maître :

« Monsieur, sitôt le grand ballot où est l'œuvre de poésie que Sa Majesté redemande sera ici, & l'œuvre de poésie rendu à moi, vous pourrez partir où bon vous semblera.

« FREYDAG, *résident.* »

Francfort, 1^{er} juin.

Le ballot & le livre en question étant re-

venus le 17 juin & remis aux mains du S^r Freydag, le S^r de Voltaire ayant rempli tous ses engagements, s'étoit cru en droit de partir & d'aller chercher les secours nécessaires à sa mauvaise santé. Sa niece devoit partir quelques jours après avec tous ses effets qu'il laissoit en dépôt. Il n'avoit jamais promis de rester, passé le moment où ce livre des poésies de S. M. seroit revenu. Si les sieurs Freydag & Schmidt, pour s'excuser, disent qu'il avoit donné sa parole de rester encore, rien n'est plus faux, ni moins naturel. Il est évident que s'ils avoient voulu exiger de lui qu'il demeurât encore prisonnier sur parole, ils auroient demandé une parole par écrit, comme le S^r Freydag avoit fait le 1^{er} de juin.

S. M. verra aisément l'innocence & le malheur des supplians par la démarche du S^r Freydag qui est venu exiger le 21, à deux heures après midi, un écrit par lequel les prisonniers promettoient de ne jamais parler de ce qui s'est passé.

Les prisonniers détenus si cruellement au nom de S. M. font serment que tout ce qu'ils avancent est véritable, & suppriment des violences qui exciteroient trop d'indignation : ils espèrent tout de l'équité de Sa Majesté.

XII

MADAME DENIS AU ROI DE PRUSSE.

Sire,

J'ignore si mes très-humbles requêtes sont parvenues aux pieds de Votre Majesté.

J'ai eu l'honneur de lui mander avec quelle violence j'ai été traînée à pied dans la rue, le 20 au soir, par le S^r Dorn, notaire impérial, qui sert de secrétaire au S^r de Freydag, votre résident, qu'on m'a ôté mes domestiques, ma femme de chambre, que le S^r Dorn a eu l'insolence de passer la nuit, seul, dans ma chambre.

Le 21, à deux heures après midi, le S^r Freydag m'a fait dire que je pouvois voir mon oncle; on m'y a conduite avec des soldats. Le S^r Freydag est venu à trois heures avec le S^r Schmidt nous promettre que nous serions libres si nous lui rendions ses deux billets conçus en ces termes :

« Monsieur,

« Sitôt le grand ballot où se trouve l'œuvre de poésie du Roi fera ici, & l'œuvre de poésie rendu à moi, vous pourrez partir où bon vous semblera.

« FREYDAG, *résident.* »

A Francfort, 1^{er} juin.

Nous avons rendu les billets en présence de nos gens. On a ouvert la caisse, on a pris le livre, on nous a promis notre liberté, & je demeure en prison.

Le 22, le sieur Dorn est venu nous faire signer le modèle d'une requête à messieurs Freydag & Schmidt, nous promettant que nous serions élargis sur le champ. Un jeune homme de Potsdam que mon oncle a amené a traduit cette requête, mon oncle l'a signée, & je reste prisonnière avec mon oncle. On nous demande cent vingt-huit écus par jour pour notre détention.

Le 25, Dorn est revenu me dire que si je voulois retourner en France je le pouvois; mais que si je voulois rester avec mon oncle, je serois prisonnière comme lui; je lui ai fait demander pourquoi j'étois prisonnière, & il m'a répondu que c'étoit pour avoir excusé mon oncle chez le bourgmestre.

Sire, je jure à V. M. que mon oncle ne partoît que sur la foi des promesses du S^r Freydag, qu'il n'a jamais donné sa parole qu'il dût rester après le retour du livre. Il partoît avec tant de bonne foi, qu'il laissoit sa caisse & ses effets entre les mains de votre résident. Il s'en alloit coucher seul à deux lieues sans avoir même de valise. Je restois en otage. Il a satisfait à tous ses engagements; il a obéi en tout à vos ordres; il a été même au delà.

Sire, je demande votre pitié & votre jus-

rice pour lui & pour moi : & s'il y a un mot contre la vérité dans ma requête, nous nous soumettons aux plus grandes peines; nous n'avons d'espérance que dans votre équité & dans votre compassion.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

La très-humble & très-obéissante
servante,

DENIS.

A Francfort, le 26 juin.

XIII (1)

Madame Denis, qui est retombée très-malade, supplie avec la plus vive instance monsieur le chevalier de la Touche d'avoir la bonté de faire rendre sûrement au Roi les papiers ci-joints : ils sont de la plus grande importance. Elle craint que ses lettres n'aient été interceptées. Elle lui en aura la plus grande obligation.

A Francfort, le 25 juin 1753.

(1) A ce billet étoient joints les deux lettres suivantes.

XIV

DE M. DE VOLTAIRE AU ROI DE PRUSSE.

A Francfort, 26 juin.

Sire,

Si mes lettres ne sont pas parvenues à Votre Majesté comme j'ai lieu de le craindre, daignez au moins lire celle-ci. Daignez voir la situation affreuse où est réduite une femme respectable qui n'a rien à se reprocher, & qu'on a traitée avec la plus grande violence & la plus grande ignominie. Quelle funeste fuite de quinze ans de bontés ! Sire, si j'ai fait des fautes, je vous en demande pardon mille fois. J'oublierai à jamais Maupertuis, mais, au nom de votre humanité, rendez la vie à une femme qui a fait deux cents lieues pour avoir soin d'un malade infortuné, & qu'une mort affreuse que cette aventure peut lui causer ne soit pas le prix de sa belle action. Pardonnez-moi, Sire, je vous en conjure.

XV

DE M. DE VOLTAIRE AU CHEVALIER
DE LA TOUCHE.

A Francfort, 26 juin.

Monsieur,

Ma niece, dans son malheur inouï, a encore pour surcroît de maux la crainte que ses justes plaintes ne soient pas parvenues aux pieds de Sa Majesté. Elle vous supplie instamment de donner ou faire donner ce paquet au Roi en mains propres. Cela seul peut lui sauver la vie qui est dans un grand danger. Au nom de l'humanité, Monsieur, faites rendre ce paquet en droiture. Comptez sur notre tendre reconnaissance & sur mon respectueux attachement.

V.

XVI

DE MADAME DE FONTAINE AU CHEVALIER
DE LA TOUCHE.

Monsieur,

J'ai recours à Votre Excellence sans avoir l'honneur d'en être connue, mais je fais que les malheureux ont des droits sur les âmes nobles & généreuses; c'est à ce titre que je

B 2

vous implore pour un oncle & une sœur qui sont dans la situation la plus cruelle & la plus inattendue. M. de Voltaire & Mme Denis sont prisonniers à Francfort : j'ignore quels sont les torts de mon malheureux oncle avec le Roi de Prusse ; il en a sans doute puisqu'il a pu déplaire à S. M., quoiqu'il n'ait paru de lui jusqu'à présent que les sentimens de la plus profonde vénération, d'un respect & d'un attachement inviolables, & dont il lui a donné de bien fortes preuves : mais ma sœur, qui est françoise, qui n'a jamais eu le désir ni le pouvoir de manquer au Roi, comment & de quoi la punit-on ? Elle a été attendre M. de Voltaire à Strasbourg pour le mener à Plombières ; elle apprend qu'il est resté malade à Francfort, elle y court, & le trouve mourant & arrêté dans son auberge par le ministre du Roi de Prusse pour un livre de poésies de S. M., qu'elle lui avoit permis d'emporter quand il en prit congé. Ce livre étoit dans des ballots à Hambourg : M. de Voltaire les a fait venir avec toute la diligence possible : le ministre a refusé de les ouvrir sans de nouveaux ordres du Roi, quoiqu'il lui eût remis un billet lorsqu'il l'arrêta, par lequel il lui disoit qu'il feroit libre de continuer sa route aussitôt qu'il lui auroit rendu ce livre. Quatre jours après on lui donne une garde dans sa chambre. on en donne une à Mme Denis ; ils ne peuvent plus se voir ; ils n'ont pas la liberté d'écrire :

c'est par la femme de chambre que j'apprens cet événement : on la punit donc des soins qu'elle a cru devoir à son oncle mourant & malheureux ? C'est un crime que je désirerois que ma position me permît de partager avec elle ; mais je ne saurois croire que le Roi ait dicté un pareil arrêt, il seroit trop contraire aux idées de grandeur, de bonté, de justice que toutes ses actions nous ont données de lui. D'ailleurs, je fais qu'il n'est arrivé à Berlin que le 15, & cet emprisonnement est du 20 : je ne puis donc douter que ce ne soit un attentat du ministre, contre lequel je réclame la protection de Votre Excellence auprès du Roi. Fléchissez-le pour mon malheureux oncle, rappelez-lui ses premières bontés : enfin, Monsieur, je n'espère qu'en vous. Il a été un tems où vous les avez honorés l'un & l'autre de votre estime, ils méritent à présent toute votre compassion ; j'espère que vous ne la leur refuserez pas, & à moi la permission de vous assurer du respect avec lequel je suis, Monsieur, de Votre Excellence, la très-humble & très-obéissante servante,

MIGNOT DE FONTAINE.

A Paris, ce 28 juin.

A l'hôtel d'Herbouville, rue Pavée, au Marais.

XVII

Sans date (1).

Je vous demande mille pardons, Monsieur, de la liberté que prend ma pauvre niece : pardonnez à une pauvre femme en larmes. Je suis bien loin de pouvoir être dans votre voisinage ; je suis très-malade : si je peux me traîner demain chez vous, j'irai vous remercier de toutes vos bontés & vous en demander la continuation.

V.

XVIII

REQUÊTE DE M. DE VOLTAIRE ET DE
MADAME DENIS AU ROI DE PRUSSE.

La dame Denis & le sieur de Voltaire, dans l'excès de leurs malheurs, se jetent encore aux pieds de Sa Majesté, ils sont toujours arrêtés à Francfort quoique S. M. ait ordonné leur délivrance par la lettre écrite en son nom, de Potsdam, le 30 mai, & qu'en conséquence le conseil de ville les a déclarés libres. La dame Denis représente qu'elle a été traînée

(1) Ce billet devoit accompagner la lettre suivante de Mme Denis au Roi de Prusse, & porter en conséquence la date du 27 ou 28 juin 1753.

le 20 juin, sans aucun ordre, sans aucun prétexte, par le nommé Dorn, ci-devant notaire impérial, cassé par le magistrat, & ayant un asile en ville en servant le sieur de Freytag; que le dit Dorn enferma la dame Denis dans une chambre haute où il passa toute la nuit, seul avec elle, tandis qu'il avoit mis quatre soldats à sa porte. Qu'on lui prit son argent, ses bijoux; que pendant ce tems le sieur de Voltaire fut arrêté chez le sieur Schmidt, qui prit lui-même dans les poches du dit sieur de Voltaire quarante-six louis d'or, treize quadruples d'Espagne, douze carolins, six demi carolins, quatre demi louis avec des bijoux, &c., sans en faire aucun procès verbal & sans aucune formalité. Que le sieur Schmidt étant sommé de rendre cet argent, le 6 juillet, a envoyé à l'auberge du Lion-d'Or le nommé Dorn par un nouvel outrage à la dame Denis; que le nommé Dorn voyant passer le sieur de Voltaire avec un pistolet qui n'étoit pas chargé & où il n'y avoit pas même de pierre, a pris ce prétexte pour s'enfuir avec l'argent.

Les supplians informent seulement S. M. de cette vexation nouvelle; ils parlent dans l'espérance que S. M. daignera ordonner qu'on leur rende leurs effets & permettre qu'ils s'adressent aux justices ordinaires, attendu que le Sr Schmidt les persécute pour les frais de prison, leur retient leurs effets, leur ar-

gent, & les menace de les faire encore arrêter lundi prochain.

Dans cet abîme de malheurs, les supplians, qui ne sont coupables en rien & qui n'attendent que le moment d'aller déplorer tant d'horreurs dans leur patrie, n'espèrent qu'en la miséricorde de Sa Majesté le Roi de Prusse, &c.

XIX

DE M. DE V. AU CHEVALIER
DE LA TOUCHE.

Francfort, 29 juin 1753.

Madame Denis & son oncle réiterent à monsieur le chevalier de la Touche les assurances de leur attachement & de leur reconnoissance. Ils le supplient de vouloir bien encore faire parvenir au Roi de Prusse cette requête, & ils se flattent que les autres ont été sûrement transmises. Ils lui demandent bien pardon de tant de peines.

XX

REQUÊTE DE MADAME DENIS
AU ROI DE PRUSSE.

Sire,

Dans la crainte où nous devons être que nos plaintes n'aient été interceptées par les sieurs Freydag & Schmidt, pardonnez-nous si nous nous jetons aux pieds de V. M. Elle fait sans doute avec quelle violence horrible une femme innocente a été traitée ; mais elle ignore peut-être quel piège on nous avoit tendu. Le S^r Freydag écrivit le 18 au sieur de Voltaire : « Les ordres favorables du Roi font la suite du rapport du 5 de ce mois, où je ne pouvois assez louer ni assez admirer votre résignation à la volonté du Roi, votre obéissance & vos protestations sinceres de fidélité, &c. »

Nous avons envoyé cette lettre au sieur Frederfsdorff, correspondant de Schmidt.

Sire, nous n'avons certainement manqué à rien ; nous nous sommes reposés sur l'assurance donnée en votre nom par le S^r Freydag que nous pouvions partir.

On nous fait espérer dans la prison où la dame Denis garde à présent le S^r de Voltaire que le magistrat rendra un compte fidèle à V. M.

Nous sommes deux étrangers qui n'avons ici de protection que votre équité & votre miséricorde. Tout Francfort sait que la violence qu'on nous a faite n'a eu pour but que de nous extorquer cent vingt-huit écus par jour : V. M. peut s'informer si les mêmes personnes n'ont pas déjà plusieurs fois commis à Francfort des choses aussi dures. Mais ce n'est pas là l'objet de nos plaintes : nous conjurons V. M. de daigner empêcher qu'on abuse davantage de son nom sacré pour persécuter deux étrangers dont l'un est attaqué d'une maladie mortelle, & qui attendent leur sûreté de votre pitié qu'ils implorent avec la soumission la plus entière & le plus profond respect.

DENIS.

A Francfort, le 29 juin.

XXI

DE M. DE V. AU CHEVALIER
DE LA TOUCHE.

Francfort, 7 juillet.

Madame Denis & M. de Voltaire, réduits à de bien tristes extrémités, supplient instamment M. le Chevalier de vouloir bien faire parvenir au Roi cette requête. On ne de-

mande autre chose de ses bontés que de donner cours aux requêtes & lettres qu'on a pris la liberté de lui adresser, afin qu'elles parviennent au Roi en toute sûreté. On se flatte qu'il daignera rendre ce bon office. On lui présente les plus sincères protestations d'attachement & de reconnoissance.

XXII

LE CHEVALIER DE LA TOUCHE

A M. DE V.

A Berlin, ce 21 juillet 1753.

J'ai reçu, Monsieur, par la poste du 15 & 18 de ce mois vos lettres du 23, 25, 26 & 29 du mois dernier, avec les pieces qui les accompagnoient. J'en aurois fait l'usage que vous aviez marqué si M. le comte de Podevilz ne m'avoit dit que vos affaires étoient finies, & que vous étiez, suivant la lettre que vous lui avez écrite, dans les environs de Mayence où je vous adresse celle-ci, pour vous marquer combien je suis charmé de vous favoir en liberté aussi bien que madame Denis, que j'assure de mon respect. Mandez-moi à votre loisir ce que vous voulez que je fasse du duplicata qui sera entre mes mains, & soyez persuadé que je m'intéresse très sincèrement à

tout ce qui peut vous arriver d'heureux & de satisfaisant.

Je suis, &c.

A M. de V.

XXIII

Les deux pièces suivantes faisoient partie du Recueil qu'on vient de transcrire & sans doute avoient été mises en circulation par Voltaire; on les copie sans croire pourtant qu'elles soient inédites.

Le premier janvier, M. de Voltaire renvoya à S. M. Prussienne la clef d'or & le cordon de l'ordre dont le Roi l'avoit honoré, & se démit d'une pension de vingt mille livres & de tout ce qui lui en est dû. Le Roi lui envoya sur-le-champ le surintendant de sa maison, qui lui rendit sa clef, son cordon & ses brevets de pension. Le lendemain le Roi lui écrivit une lettre pleine de bonté, & M. de Voltaire, pénétré de respect & de reconnaissance, a persisté à supplier S. M. de vouloir bien accepter sa démission entière, & de lui conserver l'honneur de sa protection & de sa bienveillance qu'il préféreroit à tous les biens & à tous les titres, lui alléguant que désormais il étoit inutile à S. M. On ignore encore si le Roi de Prusse a accepté sa démission.

XXIV

Le mercredi 7 février 1753, M. le chevalier d'Arcy de l'Académie des Sciences de Paris, chargé de rendre compte à l'Académie du fond du procès de MM. Kœnig & Maupertuis, démontra que les propositions de M. Maupertuis étoient des pétitions de principe & des paralogismes. Toute l'Académie ayant examiné mûrement le mémoire de M. le ch. d'Arcy fut unanimement de son opinion, & M. de Réaumur, l'un des commissaires, écrivit au nom de l'Académie ces propres paroles à M. Kœnig, le 11 février suivant : « La vérité & la candeur ont un triomphe complet sur les sophismes par lesquels on a prétendu se placer au-dessus des plus grands hommes, & surtout des petites adresses méprisables par lesquelles on a cherché à en imposer. »

XXV

COPIE DE LA LETTRE DE M. DE MAUPERTUIS
A M. DE VOLTAIRE.

De Berlin, du 3 avril 1753.

Les gazettes disent que vous êtes demeuré malade à Leipzick; les nouvelles particulieres assurent que vous n'y séjournez que pour faire imprimer de nouveaux libelles : pour moi, je veux vous faire savoir des nouvelles de mon état & de mes desseins.

Je n'ai jamais rien fait contre vous, rien écrit, rien dit : j'ai cru même indigne de moi de répondre un mot à toutes les impertinences que jusqu'ici vous avez répandues, & j'ai mieux aimé laisser courir des histoires de M. de la Baumelle, dont j'avois le désaveu par écrit, & cent autres faussetés que vous avez débitées pour tâcher de colorer votre conduite à mon égard, que de soutenir une guerre aussi indécente. La justice que m'a faite le Roi de vos premiers écrits, ma maladie & le peu de cas que je fais de mes ouvrages ont pu jusqu'ici justifier mon indolence; mais s'il est vrai que votre dessein soit de m'attaquer encore, & de m'attaquer, comme vous avez déjà fait, par des personnalités, je vous déclare qu'au lieu de vous répondre par des écrits, ma santé est assez bonne pour vous trouver partout où

vous ferez, & pour tirer de vous la vengeance la plus complète.

Rendez grâce au respect & à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras, & qui vous ont sauvé de la plus malheureuse aventure qui vous soit encore arrivée (1).

(1) Cette lettre a souvent été imprimée, mais avec des variantes qui semblent moins fidèles. On connoît trop la plaisante réponse que Voltaire y fit pour la reproduire ici.



I
da,
Isor
. O
e "

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

Bro-Da
of Canada, Ltd.
Edmondson
rantford, Onta
made in C

